Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 97 (1915)

Artikel: Récit officiel

Autor: Yung, Emile

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-90280

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A.

Récit officiel

PAR

Emile Yung.

La guerre européenne qui, l'an dernier, avait empêché notre Société de se réunir à Berne, loin de s'apaiser, ne fit depuis une année que s'étendre et s'aggraver. Elle eut, par conséquent, pu justifier un renvoi de la célébration du centième anniversaire de notre fondation, lequel tombait en cette année 1915. Néanmoins, après un sérieux examen de la situation, le Comité annuel n'hésita pas à entreprendre l'organisation d'une modeste solennité, plus modeste qu'elle n'eût été en des temps meilleurs. Nous dûmes notamment supprimer de notre programme l'excursion au Mont-Gosse où se trouve — sur territoire français — le fameux « temple de la nature », propriété des descendants de notre principal fondateur, Henri-Albert Gosse et qui servit de berceau à la Société helvétique. Nous dûmes renoncer aussi à convier nos amis de l'étranger à participer à la fête, ainsi que les Sociétés savantes avec qui nous entretenons des rapports réguliers. Mais ce que nos fêtes du Centenaire perdirent en éclat du fait des circonstances guerrières, elles le gagnèrent en intimité patriotique et elles ont, en somme, marqué plus fortement que nous eussions osé l'espérer, les services rendus à la Suisse depuis un siècle par nos prédécesseurs, la marche progressive de notre Association et la joie profonde que nous éprouvions à constater la place honorable qu'elle a conquise parmi les associations du même genre dans le monde.

La présence à la séance d'ouverture et au banquet officiel, du Président de la Confédération, accompagné de délégués du Conseil fédéral et des Chambres fédérales, le grand nombre de Confédérés accourus à notre appel, l'importance des paroles prononcées au cours des diverses cérémonies, nous font un

devoir de consigner ici, en complément des procès-verbaux des séances scientifiques et administratives, un récit des rencontres plus particulièrement consacrées aux entretiens intimes et aux échanges d'amitié. Nos collègues neuchâtelois, L. Favre et Dr Guillaume, donnèrent les premiers, en 1866, l'exemple, souvent suivi depuis lors, de publier en même temps que le Compte rendu officiel de la 50e session, tenue dans leur ville, un « Récit de la fête ». La lecture de ce récit est encore aujourd'hui très savoureuse.

Il arriva donc que, par un temps splendide, les trains suisses amenèrent en gare de Genève le dimanche 12 septembre de nombreux confrères et les choses se passèrent d'abord comme à l'ordinaire. Un Comité spécial siégeait en permanence à la gare pour distribuer les billets de logement et les cartes de fête. A 5 heures se tint dans l'Aula de l'Université la traditionnelle séance de la Commission préparatoire pendant laquelle arrivèrent en automobile à Genève M. Motta, Président de la Confédération, M. Décoppet, Vice-président, et M. Calonder, chef du Département fédéral de l'Intérieur. M. le Président de la Confédération ayant bien voulu accepter l'hospitalité que lui avait offerte dans sa belle propriété du Grand-Saconnex M. Edouard Sarasin, maire de cette commune et président du Comité central, celui-ci réunit autour de sa table dans un dîner d'ailleurs tout intime, MM. les délégués fédéraux ainsi que quelques membres du Comité central et du Comité annuel de la Société. Au dessert, des chœurs se firent entendre au dehors, chantés par les voix juvéniles des élèves des écoles du Grand-Saconnex, aimable surprise qui causa le plus grand plaisir aux hôtes de M. Sarasin dont le parc avait été envahi par toute la population de la commune, désireuse de saluer le premier magistrat de notre pays qui leur adressa quelques paroles cordiales.

Le temps pressait. Dès 8 heures les nombreux invités de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève affluaient vers le Palais-Eynard, obligeamment mis à sa disposition par la ville de Genève pour y recevoir les membres de la Société helvétique. Beaucoup de dames en toilette agrémentaient de leur présence les vastes salons de l'historique maison construite en

1818 pour le célèbre philhellène Gabriel Eynard. A 9 heures le Président de la Confédération et ses collègues du Conseil fédéral firent leur entrée dans le premier de ces salons, accueillis par des signes de la sympathie générale. Aussitôt, M. Albert Gampert, délégué du Conseil administratif leur adressa les paroles suivantes :

Messieurs,

Avant que se déroulent les actes par lesquels vous allez célébrer l'anniversaire centenaire de la Société helvétique des sciences naturelles, j'ai, au nom du Conseil administratif de la Ville de Genève, la très agréable mission d'apporter à cette vénérable Société les premiers vœux qu'elle recevra, qui sont ceux de sa ville natale et de souhaiter à ses hôtes de quelques instants la plus chaleureuse bienvenue.

C'est à vous, Monsieur le Président et Messieurs les membres du Conseil fédéral, que va tout d'abord notre gratitude de ce que, dans un temps ou tant d'autres préoccupations absorbent vos pensées, vous avez bien voulu honorer notre canton et notre ville de votre présence. Vous avez tenu à montrer toute l'importance que vous attachez à ce que, à côté des soucis d'ordre économique et matériel qui étreignent notre peuple à l'heure actuelle, le culte de la science reste en honneur dans notre patrie. Mais vous me permettrez d'attribuer aussi à votre présence au milieu de nous une importance qui nous tient fort à cœur, car elle nous fournit une occasion que nous saisissons avec joie, de vous exprimer un sentiment qui est celui du peuple suisse tout entier. C'est notre immense reconnaissance pour la fermeté, la vigilance et la hauteur de vues avec lesquelles vous avez sauvegardé les intérêts qui vous ont été confiés. Quelles que soient les difficultés que l'avenir nous réserve encore, nous savons que guidés par vous, nous pouvons les affronter avec confiance et espérance. En affirmant ici cette reconnaissance et cette confiance, je sais être l'interprête de toute la population genevoise qui, si l'occasion lui en était offerte, serait heureuse de pouvoir vous manifester ses sentiments d'un cœur unanime.

A vous, Messieurs les représentants des Chambres fédérales et à vous chers Confédérés, venus de toutes les parties de la Suisse, nous souhaitons aussi une cordiale bienvenue. Il y a deux ans, c'est par de joyeuses fêtes que nous avons célébré votre venue à Genève ; maintenant que l'horizon est sombre et que les esprits sont angoissés, c'est avec une joie plus intime et plus recueillie, mais non moins profonde que nous saluons votre présence.

Plus que jamais, à aucune époque de notre existence nationale, nous n'avons éprouvé davantage le besoin de nous sentir unis pour être forts,

et s'il est un terrain sur lequel cette union puisse être réalisée d'une manière complète, c'est, à côté du même amour pour la patrie suisse, sur le terrain de la recherche de la vérité scientifique.

C'est ce souci de la recherche du vrai qui motive votre présence ici et nous avons l'assurance qu'il en résultera un affermissement des liens déjà indissolubles qui nous unissent.

Messieurs les membres de la Société helvétique, soyez aussi les bienvenus.

Nous nous associons complètement à la fierté que vous éprouvez à fêter le glorieux anniversaire de votre société, dont les états de services sont déjà brillants et à laquelle vous préparez par vos travaux une ère nouvelle de prospérité et de conquêtes scientifiques.

Nous sommes particulièrement reconnaissants de ce que vous avez choisi notre cité pour y célébrer cet anniversaire. Vous avez voulu qu'en revenant aux lieux qui l'ont vu naître, votre société y puise de nouvelles forces et de nouveaux encouragements pour ses tâches de l'avenir. Son passé est d'ailleurs son meilleur motif d'avoir foi dans son avenir. Si l'un des buts de votre réunion est d'établir un inventaire de ce que vos devanciers et vous avez accompli pendant ce siècle, votre société pourra se rendre le témoignage qu'elle a bien mérité de la science et qu'elle a contribué dans une large mesure à la prospérité et à l'épanouissement scientifique de notre pays. Si celui-ci a tenu une place honorable dans le monde et a contribué à répandre la lumière de la science et à dissiper l'obscurité qui enveloppait tant de problèmes au siècle dernier, c'est qu'il y a été aidé par votre société et par nombre de ses membres dont vous avez tous les noms présents à l'esprit. D'autres vous le diront mieux et d'une manière plus autorisée que je ne puis le faire en ce moment.

Vous allez, Messieurs, célébrer cet anniversaire par deux actes particulièrement touchants qui vous permettront d'embrasser d'un coup d'œil l'étape que vous achevez.

Demain, vous vous réunirez pour couronner, ici près, le monument de Henri-Albert Gosse, l'instigateur de la Société helvétique, le naturaliste enthousiaste qui pressentait sans la voir encore la lumière que devait répandre la petite société qu'il fondait avec quelques savants dans sa paisible retraite de Mornex.

Puis, pour clore vos réunions, vous irez à Morges, non loin de ce lac qu'il a tant aimé, inaugurer un monument à la mémoire de François Forel, l'un des vôtres qui, par son labeur persistant, a le plus contribué à arracher à la nature quelques-uns de ses secrets.

Entre ces deux monuments distants d'un siècle, vous parcourerez en esprit toute la route qui les sépare. Cette route vous fera passer par tous les domaines des sciences naturelles; elle vous fera traverser tous les champs que vos membres ont fructueusement défrichés et explorés.

Vous monterez au sommet de nos montagnes, sur les glaciers qui ont dévoilé leurs mystères, vous irez plus haut dans les hauteurs inaccessibles de l'atmosphère, vous descendrez dans nos vallées, vous suivrez le cours de nos fleuves, vous pénétrerez jusque dans les profondeurs de nos lacs et dans les entrailles de notre sol et partout vous y trouverez les traces de ces chercheurs qui en ont étudié la contexture et y ont cherché les manifestations de la vie animale et végétale. Vous constaterez ainsi que dans tous ces domaines et dans beaucoup d'autres encore plus vastes, la lumière a jailli sous les efforts des savants et a contribué à éclairer la route sur laquelle marche l'humanité.

Et en allant ainsi du monument de Gosse à celui de Forel, vous constaterez aussi que la route qui va de l'un à l'autre est jalonnée par les empreintes et les monuments laissés par tous les vaillants pionniers de la science qui ont été les uns de modestes collaborateurs, les autres des savants d'une renommée universelle, et qui, tous, ont fidèlement accompli leur tâche. Vous en trouverez les traces dans tous nos cantons, dans les villes et dans les campagnes, dans les montagnes et dans les vallées, dans les chaires des universités et dans les écoles de nos villages, dans les laboratoires et dans le plein air, et c'est au nombre de ces monuments matériels ou intellectuels près desquels vous passerez en évoquant les travaux accomplis par tous ces disciples de la science, que vous jugerez l'œuvre accomplie par votre société. A ceux qui sont couchés le long de cette route glorieuse nous accorderons avec vous un souvenir ému et reconnaissant.

Messieurs, c'est en souhaitant que votre trop court séjour dans notre ville vous soit agréable et ait des résultats féconds que nous vous adressons nos vœux de bienvenue.

Puis, M. le professeur Edouard Claparède, Président de la Société de physique, prononça ce joli discours :

Mesdames, Messieurs,

C'est une grande joie pour la Société de Physique et d'Histoire naturelle de Genève que de recevoir la Société Helvétique des Sciences naturelles pour cette session qui marque la centième année de son existence, et je vous souhaite à tous, qui êtes venus à nous en cette occasion, la plus cordiale bienvenue.

A vous tout particulièrement, Monsieur le Président de la Confédération, dont la présence, ainsi que celle de Messieurs les Conseillers fédéraux, et de Messieurs les représentants des Chambres fédérales, est un témoignage de sympathie qui nous va droit au cœur. Nous sommes d'autant plus touchés de votre visite qu'elle vient à point pour nous

consoler : les organisateurs de cette réunion, qui devait être en même temps une fête, étaient fort chagrins à la pensée que, dans ces temps tragiques et difficiles, il n'était pas possible de donner à notre jubilé scientifique le lustre que nous souhaitions. Grâce à vous, Monsieur le Président et Messieurs, notre Centenaire aura l'éclat et la solennité qu'il mérite; je vous réitère donc l'expression de notre profonde gratitude, que voudront bien partager aussi nos autorités municipales, qui nous honorent ce soir de leur présence, et auxquelles nous devons la jouissance des salons où nous nous trouvons.

A vous aussi, chers collègues confédérés, merci d'être venus si nombreux. La session qui va s'ouvrir tire des circonstances actuelles une importance qui dépasse celle de l'activité scientifique que nous y pourrons déployer. C'est la première fois, si je ne me trompe, que, depuis le début de la guerre, les hommes de science de nos divers cantons se trouvent officiellement réunis. Que de choses n'aurons-nous pas à nous dire! Que d'impressions à échanger! Il importe plus que jamais que nous resserrions nos relations, à un moment où vont sans doute surgir pour nous des devoirs nouveaux. La Suisse a joué un grand rôle dans le développement des relations scientifiques internationales. Elle est appelée — dans un avenir prochain, espérons-le — à en jouer un bien plus grand encore. La guerre laissera derrière elle, parmi les intellectuels des pays belligérants, bien des déchirures, bien des haines. Il faudra pourtant que ces déchirures se cicatrisent, que ces haines se dissipent. Ici, comme souvent ailleurs, le meilleur médecin sera le temps, le temps qui fait descendre l'oubli sur toutes choses, et la nature, *vis medicatrix naturæ*. Mais il n'est peut-être pas présomptueux d'espérer qu'en cette occasion encore notre Suisse pourra servir de pont, de trait d'union entre ses grandes voisines, et contribuer à faire dans le domaine intellectuel et scientifique ce que notre Croix-Rouge fait déjà si bien dans le domaine matériel et moral.

Mais, avant de songer à accorder nos voisins, il ne serait sans doute pas mauvais que nous nous accordions d'abord entre nous! Car j'ai entendu dire que nous différions parfois de vues. J'espère que les journées que nous allons passer ensemble contribueront grandement à diminuer ou à supprimer ces dissentiments, si tant est qu'ils existent. Et d'ailleurs, je suis bien persuadé qu'il s'agit de malentendus plutôt que de divergences véritables. L'histoire ne nous montre-t-elle pas que, bien que trois centres situés en dehors de nos frontières, les cultures allemande, française et italienne, aient exercé constamment sur nos cantons leur action divergente, la force de cohésion des diverses régions de la Suisse l'a toujours victorieusement emporté sur ces puissantes influences du dehors? Aujourd'hui, comme par le passé, la force intra-helvétique, la force centripète, triomphera de la force centrifuge.

Notre petit canton fournit un exemple significatif de cette puissance

d'attraction helvétique; Genève ne faisait pas partie depuis treize mois de la Confédération, que l'un de ses enfants fondait déjà une « Société *helvétique* des sciences naturelles » et s'unissait dans ce but à ses nouveaux compatriotes de langue allemande. Depuis lors, les Genevois n'ont jamais cessé d'être fiers d'appartenir à cette Suisse qu'ils regardent comme le symbole vivant de la force morale tenant tête à la force matérielle, et ils comptent bien que les menaces extérieures ne réussiront jamais à amoindrir cette liberté de pensée et de conscience qui est la raison même de notre existence dans le monde.

Nous autres Genevois, nous regrettons vivement de ne pouvoir entretenir avec nos excellents Confédérés les relations suivies que nous désirerions. Nous ne le pouvons pas, à cause de notre situation excentrique... et aussi à cause des horaires des chemins de fer fédéraux ! Soyez certains cependant que cet éloignement ne diminue en rien les sentiments que nous éprouvons pour vous. Bien au contraire ! Et nous pourrions dire que l'attachement de Genève pour la Suisse est en raison directe du carré de la distance qui nous sépare du cœur du pays. C'est que, justement, à cause de cet éloignement relatif, Genève ressent tout particulièrement le besoin d'aimer et d'être aimée. Voilà pourquoi, chers Confédérés, nous sommes si heureux de vous posséder pendant quelques jours.

Il ne m'appartient pas, Mesdames et Messieurs, d'en dire davantage. Selon l'usage, la Société de Physique a désigné, pour organiser et diriger les travaux du Congrès, un *Comité annuel,* présidé par M. Amé Pictet. Le Président de la Société de Physique n'a plus qu'à s'effacer devant lui, mais non sans vous avoir encore une fois souhaité à tous une chaude et cordiale bienvenue.

Après ces deux allocutions très goûtées l'une et l'autre, chacun se groupa selon ses affinités et ses goûts, les uns se répandirent dans les jardins où chantait une chorale, les autres devisaient de leur science de prédilection, les dames demandaient à voir les célèbrités présentes et le Président de la Confédération fut naturellement très entouré. Il y eut aussi beaucoup de monde au buffet.

Ainsi finit le premier jour.

Le lendemain à 8 heures, première séance publique dans l'Aula universitaire rajeunie par la verdure et les fleurs, et sous les galeries de laquelle des fauteuils symétriquement disposés

attendaient les personnages officiels : d'un côté le Président de la Confédération et les délégués fédéraux ; de l'autre, le Président du Conseil d'Etat et les représentants du gouvernement et de la municipalité de Genève. M. Amé Pictet, Président de la session présidait, on lira d'autre part son discours, mais nous donnons ici celui par lequel M. Ed. Sarasin salua au nom du Comité central les autorités fédérales.

Monsieur le Président de la Confédération,
Monsieur le Vice-Président du Conseil fédéral,
Monsieur le Conseiller fédéral chargé du Département de l'Intérieur
Messieurs les délégués du Conseil national et du Conseil des Etats,

C'est au Comité central, autorité dirigeante de la Société helvétique des sciences naturelles qu'il appartenait plus particulièrement d'inviter le haut Conseil fédéral et les deux Chambres fédérales à s'associer aux fêtes du centenaire de notre Société. Ça a été une grande joie pour lui de recevoir vos réponses par lesquelles vous nous annonciez que vous nous enverriez des délégations aussi importantes. C'est donc à lui aussi à vous saluer ici au nom de la Société tout entière et à vous dire combien nous sommes heureux que vous vouliez bien vous joindre à nous dans cet instant solennel et partager avec nous les émotions profondes que nous apporte cette journée.

Nous connaissions déjà l'intérêt soutenu que les pouvoirs publics fédéraux portent à l'œuvre réalisée il y a 100 ans par nos vaillants fondateurs, intérêt dont ils nous donnent si constamment la preuve. Aussi ne doutions-nous pas de l'accueil que nous rencontrerions au Palais fédéral quand nous avons eu l'honneur de vous exposer notre projet de centenaire, mais l'ampleur de votre participation nous a profondément émus et nous vous en exprimons notre vive reconnaissance.

Nous vous saluons ici, Messieurs les délégués des hautes Autorités fédérales, au nom de notre grande Société mère, au nom de notre Sénat, au nom de nos 20 Sociétés cantonales, au nom de nos 7 Sociétés scientifiques spéciales ou sections, au nom de nos 16 commissions et au nom de nos 1050 membres qui tous s'unissent aujourd'hui dans une même pensée d'attachement à la science, d'attachement à la Patrie bien-aimée et aux hommes qu'elle a placés à sa tête, auxquels elle accorde sa plus entière confiance dans les temps si difficiles que nous traversons.

Nous saluons aussi ici très respectueusement les représentants des Autorités cantonales et municipales, Monsieur le Président du Conseil d'Etat qui nous reçoit chez lui dans cette salle et Monsieur le Président du Conseil municipal.

A l'issue de la séance de l'Aula la délégation fédérale visita notre Exposition rétrospective qui excita l'intérêt de chacun de ses membres ainsi qu'en témoignèrent les questions posées par eux aux spécialistes leur servant de guides. Puis, tout le monde se rendit à la promenade voisine des Bastions où se trouve le monument (un bloc de granit portant son portrait en médaillon), élevé en 1886 par la Société helvétique à son fondateur Henri-Albert Gosse. Ce fut, à défaut du pélerinage au Mont Gosse rendu impossible par la guerre, un moment de recueillement pendant lequel chacun donna une pensée à la mémoire de ce savant éminent et bon. M. le professeur Emile Yung en déposant au pied du monument une grande couronne de fleurs, s'exprima en ces termes :

Mesdames et Messieurs,

Dans la dernière lettre qu'il écrivit à son ami Marc-Auguste Pictet, peu de temps avant de mourir, Henri-Albert Gosse exprimait le vœu d'être enterré à Mornex, afin que son âme restât dans ces bocages qu'il avait tant aimés et qu'elle pût, disait-il, « y communier par sa présence spirituelle avec les amis qui se réuniraient là en parlant de lui ».

Il y a un siècle, les circonstances politiques empêchèrent de satisfaire à ce suprême désir. Aujourd'hui, ce sont encore des circonstances politiques qui nous défendent de répondre à la gracieuse invitation que nous ont adressée les arrière-petits-enfants de Gosse. Ceux-ci auraient voulu nous recevoir tous à Mornex, dans ce « Temple de la Nature » où notre Société a vu le jour. La politique est une bien fâcheuse personne ! Mais, en ce moment solennel où nous célébrons le centième anniversaire de l'œuvre de Gosse, la politique est impuissante à retenir nos pensées de se porter vers lui.

Parler de lui ! En vérité, depuis un siècle, ses amis — et tous les membres passés et actuels de la Société Helvétique se sont réclamés de ce titre — n'ont cessé de le faire dans un même sentiment de vivante gratitude. Oui, messieurs, en cette heure de fête, nous évoquons l'âme généreuse et bonne d'Henri-Albert Gosse, nous relisons ses lettres toutes vibrantes des sentiments de son cœur compatissant à toutes les souffrances humaines, et nous gardons le souvenir précieux de son œuvre scientifique.

Le 10 août 1886, la Société Helvétique a inauguré ce monument, élevé à la mémoire de son principal fondateur. Trente ans plus tard, elle dépose auprès de lui, en présence du premier magistrat de la Confédération suisse et des représentants des hautes autorités fédérales, cette couronne, modeste témoignage de sa fidèle reconnaissance.

M. le Dr Maillart-Gosse entouré des arrière-petites-filles d'Henri-Albert Gosse prit à son tour la parole et prononça ce discours :

Mesdames, Messieurs,

Je me souviens de l'émotion profonde avec laquelle mon beau-père, le professeur Hippolyte Gosse, prit ici-même la parole en 1886 pour remercier la Société Helvétique des Sciences naturelles d'avoir érigé ce monument à la mémoire de son grand-père qui l'avait fondée. C'était la première de nos réunions à laquelle j'aie assisté et je ne me doutais pas qu'un jour, entré dans la famille de celui qui n'était encore pour moi qu'un maître vénéré, c'est moi qui serais chargé de vous exprimer les sentiments et l'émotion que partagent en ce moment les descendants d'Henri-Albert Gosse.

Si celui-ci était arrivé à grouper en un seul faisceau, qui s'est montré dès lors si solide, les naturalistes des différents cantons suisses, c'est qu'il avait une âme ardente mue par des sentiments forts et nobles : l'amour passionné de la science, le dévouement indéfectible à sa cité natale. Malgré les années difficiles que Genève venait de traverser, malgré les dévastations dont l'Europe avait été le théâtre, Gosse n'avait jamais désespéré de l'avenir, et il avait constamment travaillé à la concorde intérieure de la cité et à son renom scientifique au dehors. Sitôt l'avenir assuré, il s'occupe, avec son ami Wyttenbach, de Berne, de créer un lien solide entre les savants genevois et leurs confédérés suisses, en fondant une société qui les groupât tous; mais il tient à ce qu'elle se fonde à Genève et chez lui à Mornex. Genève est d'ailleurs si bien reconnue comme centre scientifique suisse, qu'en 1809 déjà, en pleine époque napoléonienne et française, Wyttenbach, qui avait eu la même idée que Gosse, y renonce, parce que les Genevois ne peuvent pas en être.

Mais les circonstances ont changé; malgré de longues années de victoires, la puissance qui voulait établir son hégémonie sur toute l'Europe est brisée, les peuples peuvent respirer, la Suisse et Genève ont recouvré leur liberté, et Gosse travaille avec ardeur à donner corps à son idée. Enfin, le 6 octobre 1815, quatre mois après Waterloo, il voit réalisé le rêve de ses dernières années. Bernois, Vaudois et Genevois fondent la Société Helvétique des Sciences naturelles à Genève; ils viennent à « Mon Bonheur », la propriété de Gosse à Mornex, en Savoie, et là, placent la jeune association sous l'égide des grands naturalistes genevois et suisses qui ne sont plus : Haller, Bonnet, H.-B. de Saussure, J.-J. Rousseau sont là en effigie, entourant le buste de Linné.

Cinquante ans se passent. La Société, se souvenant de son origine, monte à Mornex, et revoit le Temple de la Nature où elle a pris nais-

sance. Cette fois, ce sont le fils et le petit-fils d'Henri-Albert, les docteurs André et Hippolyte Gosse, qui reçoivent les naturalistes; eux aussi avaient consacré ou devaient consacrer leur vie à la science et à la cité; eux aussi étaient pénétrés d'affection pour leurs collègues suisses et ce fut leur joie de les recevoir.

Pourquoi faut-il que, cinquante ans plus tard, pour le centenaire, les enfants d'Hippolyte Gosse, les arrière-petites-filles d'Henri-Albert, ne puissent pas, dans le vieux domaine familial, faire fête aux successeurs actuels des fondateurs ? Elles y comptaient et s'en réjouissaient depuis plusieurs années; elles avaient le droit de croire que vous n'y auriez pas trouvé moins de plaisir, moins d'enthousiasme que vos prédécesseurs.

Le Temple de la Nature et ses bustes étaient prêts à accueillir les naturalistes suisses; la population de la Savoie, si hospitalière, si amie de notre ville, aurait fait fête à ses hôtes. Hélas, qui pouvait prévoir que cette frontière, à peine marquée en temps habituel par une borne, serait gardée militairement, parce que les horreurs de la guerre se déchaineraient sur l'Europe ? Qui aurait pu croire que les circonstances deviendraient si tragiques qu'il ne serait plus possible d'envisager, pour une réunion de savants suisses, cette incursion en terre qui, d'habitude, nous semblait si peu étrangère qu'elle nous paraissait à tous comme un prolongement de notre banlieue ?

Actuellement, Mornex a envoyé ses fils défendre le sol national, et ce village regarde vers la frontière du Nord et ne peut songer à des fêtes. Nous-mêmes, nous sommes privés du concours des savants étrangers qui sont habituellement nos hôtes, et nous ne pouvons songer à sortir de notre pays.

Et c'est pourquoi c'est d'ici que nons devons reporter notre pensée à cette radieuse journée de la fondation de notre Société; c'est devant ce bloc, déposé jadis sur le Mont-Gosse par le glacier de l'Arve et transporté de Mornex ici en 1886, que nous devons nous souvenir de cette première réunion, où Gosse entretenait ses collègues des blocs erratiques qui couvraient la région et essayait d'en expliquer l'origine, posant ainsi un problème qui a été brillamment résolu dès lors par les géologues suisses, membres de notre Société.

Cette pieuse pensée, de venir déposer une couronne devant l'effigie du fondateur de la Société, a profondément touché ses descendants, et, dans leur chagrin de n'avoir pu faire plus et mieux pour lui et pour vous, ils vous sont infiniment reconnaissants d'avoir organisé cette cérémonie et de l'avoir mise sous les auspices des plus hautes autorités de notre pays, que nous sommes si heureux de pouvoir saluer ici respectueusement.

Veuillez croire, chers collègues, que le souvenir du moment actuel restera gravé dans nos cœurs et que les sentiments que vous avez

exprimés envers leur ancêtre encourageront les descendants de Gosse à se pénétrér des vertus qui l'ont toujours guidé : l'amour du pays, le culte du vrai. J'ai dit.

Cette touchante cérémonie étant achevée et tous les congressistes étant présents, ceux-ci se groupèrent en face de l'objectif de notre habile photographe, M. F. Boissonnas, qui en prit deux beaux clichés ; puis, des tramways spéciaux transportèrent toute l'assistance de la Place Neuve voisine, jusqu'au Parc des Eaux-Vives où plus de 400 personnes firent honneur au banquet officiel. La table centrale était présidée par M. le professeur Amé Pictet ayant à sa droite M. Motta, Président de la Confédération, à sa gauche, M. W. Rosier, Président du Conseil d'Etat de Genève. La plus franche gaieté ne cessa de régner au cours de ce repas dont les convives se sentaient les coudes au propre et au figuré, tout en conversant joyeusement dans nos trois langues nationales. A peine étions nous au dessert que M. Amé Pictet, Président annuel, se leva pour prononcer le beau toast à la Patrie que nous consignons ici :

Monsieur le Président de la Confédération,
Mesdames et Messieurs.

Dans notre séance de ce matin et dans la brève cérémonie qui l'a suivie, nous avons commémoré comme nous le devions la naissance de notre société centenaire, et rendu hommage à la mémoire de nos fondateurs. Je ne reviendrai pas sur ces points. J'ai un autre devoir à remplir et je le remplis avec joie.

Notre session de 1915 ne doit pas sa solennité particulière uniquement à l'anniversaire que nous célébrons ; elle en tire une partie aussi des circonstances actuelles dans lesquelles elle est tenue.

Ces circonstances, il faut l'avouer, ne semblaient guère propices à la réunion d'un congrès scientifique, encore moins à la célébration d'une fête. Le spectacle de la guerre implacable qui sévit autour de nous éloigne nécessairement nos esprits des questions que nous agitons habituellement et, d'autre part, nous interdit toute réjouissance bruyante. On aurait donc pu s'attendre à ce que notre réunion, comme celle de l'année dernière, dût être remise à des temps meilleurs.

Notre Comité central n'en a pas jugé ainsi. Il a tenu, au contraire, à nous convoquer cette année comme aux temps plus heureux que nous avons connus, et il a obéi en cela à une intention bien positive. Il a

voulu donner ainsi à notre session une signification nouvelle; et c'est sur cette signification que je vous demande la permission d'insister en quelques mots.

Pour la première fois depuis que notre société existe, nous n'avons pas cru devoir convier à nos séances nos collègues de l'étranger; nous avons renoncé à les entendre nous exposer les résultats de leurs travaux et nous apporter leurs témoignages habituels de sympathie. Notre session annuelle perd ainsi ce qui faisait un de ses charmes, mais en revanche elle revêt un autre caractère, dont nous ne saurions trop apprécier la valeur. Notre assemblée n'est plus seulement une réunion d'amis de la nature, venus pour discuter des choses de leur ressort, c'est aussi une réunion de Confédérés. *(Applaudissements)*. Nous sommes entre nous, en famille; et dès lors, à côté du lien qui nous unit dans un même amour de la Science, apparaît plus visible cet autre lien, aussi solide, aussi indissoluble, qui nous unit dans un même amour de la Patrie. *(Bravos)*.

La Patrie, Messieurs! comment pourrions-nous ne pas diriger nos regards vers elle avec plus de ferveur encore que de coutume, en ce jour qui clôture un siècle de travail paisible accompli sous son aile, en cette année où, de toutes les associations savantes de l'Europe, notre Société Helvétique est bien certainement la seule à pouvoir, en toute sécurité et en toute liberté, tenir ses assises annuelles.

C'est cette situation privilégiée qu'il importe de faire ressortir. Il convient que nous, intellectuels voués à la recherche et au culte de la vérité scientifique, nous attestions en ce jour cette autre vérité que, cette situation dont nous profitons, nous la devons à notre patrie; que nous la devons aux institutions qu'elle s'est librement données, à la ferme volonté de tous ses enfants de maintenir le pacte qui les unit, à l'amour du sol natal, qui fait de notre armée une force que nos voisins ont appris à respecter.

Nous la devons aussi à la sagesse et à la vigilance de nos autorités fédérales *(Salve d'applaudissements)*, à la dignité de leur attitude dans les circonstances difficiles que nous traversons, et à la confiance qu'elles nous inspirent.

Aussi sommes-nous doublement heureux, et comme naturalistes et comme citoyens, de recevoir aujourd'hui au milieu de nous les plus hauts représentants de ces autorités. Notre Président central les a salués ce matin au nom de la Société Helvétique tout entière. Je voudrais à mon tour, comme Président du Comité genevois, m'adresser à ceux qui incarnent à nos yeux la Patrie et les remercier de l'honneur qu'ils ont fait à notre Canton en acceptant notre invitation. *(Applaudissements)*. Leur présence est la consécration du caractère que nous tenions à donner à la session de 1915, consécration que nous n'aurions pu souhaiter plus complète ni plus retentissante.

J'ai parlé de nos privilèges, mais ils ne vont pas sans certaines obligations. Je voudrais dire encore quelques mots de celles-ci.

Et je ne veux pas faire allusion ici au rôle humanitaire que la Suisse a assumé dans la présente conflagration. Nous savons tous qu'elle le remplit de manière à s'attirer l'estime et la reconnaissance de tous les belligérants, et nous sommes fiers de voir notre croix fédérale s'étendre sur l'Europe entière et être devenue le symbole de la charité au milieu des combats.

Je veux rester sur le terrain spécial où nous sommes et m'en tenir aux obligations qui nous incombent à nous hommes de science. J'en vois surtout deux : l'une nationale, l'autre internationale.

La Science, a-t-on dit bien souvent, ne connaît pas de frontières. Cela est vrai de la science pure. N'ayant aucun caractère personnel, elle ne saurait avoir aucun caractère national ; elle plane dans sa majesté sereine bien au-dessus des rivalités des peuples. Mais on n'en peut dire autant de ses applications; nous voyons au contraire celles-ci constituer un appoint sérieux dans la lutte lorsque ces mêmes peuples entrent en conflit. Et je ne parle pas seulement des applications à l'art de détruire ; elles sont nombreuses et variées, nous ne le voyons que trop, et loin d'abréger la guerre, comme on aurait pu s'y attendre, elles ne font que la rendre plus âpre et plus cruelle. Aucun de nous, je le suppose, ne songe à faire à la Science, que nous aimons, un crime de cette application, que nous réprouvons. *(Bravos).*

Du reste, ce crime, soit dit en passant, retomberait sur notre tête, car nous ne devons pas oublier que c'est un membre de notre société qui a découvert le premier de ces explosifs modernes qui ont remplacé l'antique poudre à canon, et qui ont décuplé les effets meurtriers des armes à feu. Vous devinez que je veux parler de Schönbein et de sa découverte du fulmi-coton.

Mais la Science a d'autres missions en temps de guerre ; elle doit aider une nation, non seulement à combattre, mais aussi à vivre, lorsqu'elle est isolée des autres et ne doit plus compter que sur elle-même.

Nul ne sait ce que l'avenir nous réserve ; mais nous devons, nous Suisses, envisager toutes les éventualités. Or, avons-nous suffisamment dirigé nos forces scientifiques du côté des applications pratiques qui nous permettraient, le cas échéant, de nous suffire à nous mêmes mieux que nous le faisons ? L'indépendance économique est impossible pour tout peuple civilisé, et pour le nôtre plus encore que pour tout autre ; il ne s'agit donc que d'une indépendance relative, permettant d'affronter une crise momentanée. Je me demande si à ce point de vue nous cherchons à utiliser, autant qu'il le faudrait, les ressources de notre pays, l'énergie emmaganisée dans nos cours d'eau, certains produits de notre sol, les bois de nos forêts, le goudron de nos usines à gaz, ainsi que le génie inventif de nos chercheurs. C'est dans cette direction, que nous

devrions désormais, à mon avis, aiguiller davantage l'effort scientifique de notre jeunesse.

Car nous avons encore ce privilège. d'avoir conservé notre jeunesse studieuse. Tandis que dans les pays voisins cette jeunesse a été fauchée, et avec elle peut-être un de ces futurs génies qui apparaissent de loin en loin pour faire faire un pas de géant aux connaissances humaines. Chez nous rien de pareil ; au lendemain de la guerre, nous retrouverons intactes toutes ces forces juvéniles et pleines de promesses. Que ceux d'entre nous qui ont à les guider dans les voies de la science, sachent profiter de l'avance qu'ils auront et les utiliser avant tout en vue de la prospérité de notre pays.

Mais il me semble que les savants suisses pourront avoir un second rôle à jouer, international celui-là. Il paraît tout d'abord contradictoire au premier, mais il ne l'est qu'en apparence.

Ainsi que l'a fort bien dit récemment un professeur de l'Université de Gœttingue, M. Voigt : dans l'industrie et dans le commerce les peuples combattent les uns contre les autres ; dans les arts les uns à côté des autres ; mais dans les sciences — il s'agit de nouveau des sciences pures — ils travaillent les uns avec les autres. Il y a collaboration ; le résultat des recherches de chacun est acquis pour tous. Il en ressort que les relations personnelles entre les savants de pays différents sont indispensables à l'avancement des sciences.

Or, ces relations sont rompues ; elles le resteront longtemps encore. Ne sera-ce pas notre devoir, celui de notre Société Helvétique, de contribuer à les renouer le plus rapidement qu'il sera possible ? Tâche difficile, je le reconnais, et délicate ; j'espère cependant que nous pourrons l'entreprendre et remplir ainsi, sur le terrain scientifique, le rôle pacificateur que la Suisse est habituée à jouer dans d'autres domaines.

C'est par ces deux moyens, Messieurs, que, à mon avis, nous pourrons atteindre le but qui était défini à l'article premier de nos anciens statuts de 1817 : être utiles à la fois à la Science et à la Patrie.

Mais tout cela ne pourra se réaliser, bien entendu, que si notre Suisse bienaimée reste ce qu'elle est aujourd'hui ; si elle continue, dans sa neutralité voulue, à se tenir en dehors du conflit européen ; si tous ses enfants demeurent unis dans leur ferme confiance mutuelle.

C'est donc en définitive vers la Patrie que, comme hommes de science tout autant que comme citoyens, nous devons tourner nos yeux en ces temps troublés. C'est à elle tout d'abord que doivent aller nos vœux en ce jubilé, à elle notre premier toast. Je bois, Messieurs, à la Patrie. *(Applaudissements).*

Les applaudissements de la nombreuse assemblée n'étaient pas terminés que l'on vit M. le Président de la Confédération

se lever à son tour pour prononcer d'une voix vibrante et dans une langue française très pure, le discours suivant souligné à chaque instant par les acclamations unanimes des auditeurs :

Messieurs,

Au moment où j'ai l'honneur de vous adresser la parole, pour vous remercier d'avoir bien voulu convier les autorités fédérales à fêter avec vous le premier centenaire de la fondation de votre société, une vision magnifique repasse devant mes yeux : la vision de Genève célébrant, en juillet 1914, le premier centenaire de son entrée dans la Confédération. *(Applaudissements).*

La joie et l'enthousiasme vibraient dans tous les cœurs ; les confédérés accourus de toutes les régions du pays fraternisaient avec le vaillant peuple de Genève; le gouvernement fédéral était tout entier dans vos murs; une seule parole était sur toutes les lèvres, celle de la concorde nationale, une seule passion enflammait toutes les âmes, celle de la patrie et de ses libertés. *(Applaudissements prolongés).*

Quelques semaines après, le cataclysme de la guerre s'abattit sur le monde et passait si près de notre maison qu'elle semblait secouée jusque dans ses fondements. Que de fois, depuis lors, j'ai songé quel bonheur, était le nôtre d'avoir pu, à la veille de ces événements tragiques, retremper dans une manifestation si réconfortante les sentiments de mutuelle affection entre les confédérés et les pensées de mutuelle confiance entre le peuple et les autorités fédérales ! Que de fois j'en ai béni Genève et avec quel transport je lui renouvelle à cette occasion le témoignage de notre impérissable reconnaissance !

Le centenaire que nous célébrons ajourd'hui n'a pas le même caractère. Le centenaire de 1914 exaltait une date politique; votre centenaire consacre une date scientifique. Celui-là parlait au peuple tout entier, celui-ci parle surtout à l'élite intellectuelle de la nation. Les proportions des deux centenaires, même si la différence essentielle des temps et des circonstances ne posait des questions nouvelles et des devoirs nouveaux, ne permettraient guère non plus une comparaison utile. Un trait cependant semble les rapprocher : nous affirmons aujourd'hui, comme nous l'affirmions l'année passée, notre confiance inébranlable dans les destinées de la Confédération et nous proclamons vouloir les servir, de toutes nos forces, chacun dans son domaine et à sa place de travail et de responsabilités. *(Bravos).*

Si la guerre, avec son cortège de maux innombrables, n'était venu jeter le trouble et le désarroi même dans les relations qui unissent entre eux les corps savants du monde, il est probable, Messieurs, que votre centenaire aurait assemblé autour de vous les délégués des autres nations et aurait reçu par là la consécration internationale qu'il méri-

tait. Il n'en pouvait être ainsi. Vous avez dû vous borner à une cérémonie de famille. Mais cette cérémonie a gagné par là en intensité ce qu'elle devait perdre en éclat. Les pouvoirs publics de la Suisse se trouvent dès lors mieux à leur aise pour dire les raisons nationales qu'elles ont à se réjouir avec vous et de vous souhaiter un avenir aussi plein de promesses que le passé a été rempli de résultats.

Votre société, dès ses commencements, s'était proposé de rapprocher entre eux les savants des différents cantons. Ce programme, elle l'a entièrement réalisé. L'arbre chétif, que les mains pieuses d'Henri-Albert Gosse et de Samuel Wyttenbach plantèrent, il y a cent ans, a grandi, a élargi ses branches et sa frondaison : il n'y a guère chez nous de savants dignes de ce nom, qui n'aient cherché un abri dans son ombre protectrice. Le fait que ce furent un Genevois et un Bernois, c'est-à-dire un Suisse-romand et un Suisse-allemand, qui s'entendirent pour lui donner naissance, était d'un augure heureux et déterminant en quelque sorte son évolution future. La Société helvétique des Sciences naturelles voulait être dès ses débuts et devint toujours plus, dans la suite, un facteur d'union nationale.

Mais ce but, quoique en lui-même très important, ne pouvait être pour une société scientifique, qu'un but accessoire, ou dépendant d'autres buts. Vos autres buts, vos buts essentiels, étaient: stimuler l'amour des recherches scientifiques, développer le culte de la nature et collaborer par là à l'essor moral et matériel du pays.

Les contributions fournies, dans le siècle écoulé, par les savants suisses aux différentes catégories des sciences naturelles, à la physique, à la chimie, à la botanique, à la zoologie, à la géologie, à la paléontologie, constituent pour la Suisse un des plus grands titres d'honneur devant le monde. Je ne pense pas que, pour un citoyen suisse, ce soit manquer de modestie que de l'admettre. Il suffirait de la contribution apportée à la théorie qui éclaire et explique la formation des glaciers pour illustrer une époque et un pays. Les noms des Agassiz, des de Candolle, des Vogt, des Forel, des Escher, des Merian, des Studer et de tant d'autres coryphées, sont inscrits en lettres d'or dans le grand livre de la science européenne. Et à ces noms illustres me permettez-vous d'ajouter un autre nom — celui de Luigi Lavizzari — dont les titres scientifiques sont certes moins brillants, mais que je désire citer après ses grands confrères de la Suisse romande et de la Suisse alémanique, parce qu'il a consacré toutes ses forces à décrire les beautés de ce coin de terre insubrienne, qui est le mien et qui réunit sur une petite surface, les neiges éternelles et les plaines riches de moissons, les sombres sapins et les doux oliviers, les ombres sévères des paysages du nord et les lumières éclatantes des paysages du midi? *(Bravos).*

Comment seront-ils Suisses d'ailleurs, sans aimer la nature? C'est le sens de l'infini et la soif à jamais inassouvie de perfection et de vérité

qui confèrent à l'homme, avec sa royale misère — l'idée est de Pascal — sa véritable grandeur. Comment aimerait-on la nature sans aimer la science, qui a pour but la recherche désintéressée et pour conditions la liberté intellectuelle? Et comment aimerions-nous la nature et la science sans être attachés par elle au sol de notre pays avec toutes les fibres de notre cœur?

Certes, la patrie n'est pas seulement le sol sur lequel vit un peuple; elle est plus que cela; elle est composée du patriotisme du passé et des aspirations de l'avenir; elle est formée par la sainteté des mœurs et par l'esprit des institutions; elle est la tradition physique et morale qui relie les morts aux vivants et à ceux qui naîtront d'eux-mêmes; mais le sol reste quand même une partie essentielle de la patrie. Et quand ce sol représente à lui seul un petit monde, quand il offre à ses enfants les spectacles les plus émouvants et les plus pittoresques, la grâce et le sublime côte à côte, oh! alors ce sol est sacré. Il devient la source des pensées les plus saines et les plus pures. Il explique en quelque sorte notre histoire et pourquoi la Suisse ne peut être qu'une démocratie, c'est-à-dire un gouvernement populaire aspirant toujours à plus de liberté, à plus de justice et à plus de fraternité; pour le défendre, ce sol, chacun de nous, au jour du danger, serait prêt, s'il le fallait, à sacrifier son sang et sa vie. *(Applaudissements).*

Non, nous n'admettrons jamais chez nous, les luttes et les compétitions de race. L'heure actuelle, si elle a fait éclore dans tous les pays belligérants des preuves d'immolation et de dévouement qui arrachent des cris d'admiration et de pitié, montre pourtant ce qu'il y a de troublé, d'attristant et presque d'inhumain dans ces luttes et dans ces antagonismes.

La Suisse demeurera à jamais la république fraternelle. Personne n'a demandé chez nous que les différences de races, de langues et d'éducation disparussent. L'idéal d'un état comme le nôtre n'est point l'uniformité; nous savons tous que notre Etat perdrait une partie capitale de sa force et de sa valeur, s'il ne faisait appel à la variété des tendances, des langues et des méthodes éducatives; mais qui dit variété dit émulation et non contraste. Chacune des races qui concourent à former la Suisse a pour premier devoir d'apporter au trésor commun ce qu'il y a en elle de meilleur et de plus caractéristique, mais toutes les tendances ont leurs vertus et leurs faiblesses et à aucune n'est échu, par un décret de la nature, le gouvernement du monde. Opposer entre eux les Latins et les Germains, pour en faire des ennemis irréconciliables, n'est point seulement une œuvre mauvaise, contraire à la constitution morale et politique du pays, mais plus encore une atteinte au christianisme et à la civilisation. *(Vifs applaudissements)*

Tels sont aussi, je n'en doute pas, Messieurs, vos pensées et vos sentiments. Aussi je ne fais autre chose qu'accomplir un devoir patriotique

de ma fonction en vous félicitant de vos travaux, en vous remerciant de la collaboration féconde que vous avez donnée en tout temps aux œuvres d'utilité générale, en vous assurant de l'appui moral et matériel des pouvoirs de la Confédération, en formant les souhaits les plus sincères pour la pleine réussite de votre fête centenaire et en résumant tous nos vœux dans cette simple, mais cordiale parole :

« Vive la Société helvétique des Sciences naturelles ! Qu'elle vive et prospère à jamais, car elle a bien mérité de la science et de la patrie ».

Nous sommes, Mesdames et Messieurs – Monsieur le Professeur Claparède le rappelait hier soir à la réception du Palais Eynard — nous sommes sur le sol où le cœur plus encore que le génie d'Henri Dunant a fait éclore l'œuvre chrétienne et humanitaire de la Croix-Rouge. La Croix-Rouge affirme aujourd'hui et justifie son existence avec un éclat incomparable. J'avais l'honneur de dire tout-à-l'heure aux membres du Comité qui nous recevait nous les délégués du Conseil Fédéral et les délégués des Chambres Fédérales à l'Agence des Prisonniers de Guerre combien cette œuvre a appelé sur le pays des bénédictions de millions de mères et d'épouses au cœur meurtri ; elle a fait de la neutralité vigilante de la Suisse ce qu'elle devait être et lui a donné son caractère de pitié et d'humaine tendresse. Quel souhait plus approprié pourrais-je vous faire, Messieurs, quel vœu pourrais-je faire pour la Société helvétique des Sciences naturelles que de souhaiter qu'elle devienne au lendemain de la catastrophe sanglante, dans le IIme siècle de son existence, une Croix-Rouge scientifique qui panse et qui guérit les plaies les plus déchirantes et les blessures les plus mortelles, celles qui tourmentent les âmes et qui divisent les esprits. (*Applaudissement prolongés*).

Inutile d'essayer de rendre le charme de l'accent et des gestes qui accompagnèrent ce beau morceau d'éloquence tout imprégné du plus pur patriotisme. M. Motta sut interpréter en ce moment les sentiments, non seulement des savants, mais du peuple suisse tout entier. On lui fit une véritable ovation, l'assemblée corroborait avec enthousiasme les hautes, les généreuses pensées si noblement proclamées par le premier magistrat du pays.

Et c'est d'un aussi grand élan qu'elle acclama quelques instants plus tard les paroles prononcées au nom des Chambres fédérales par M. Félix Bonjour, Président du Conseil national. Nous les reproduisons également *in extenso :*

Monsieur le Président,
Messieurs les membres de la Société helvétique des Sciences naturelles,

Vous avez tenu à associer les Chambres fédérales à la célébration du centenaire de votre société et vous avez demandé à leur président de les faire représenter par une délégation. Cette invitation m'a mis dans quelque embarras. Accepter, c'était s'exposer à vous adresser quelques paroles et il paraissait difficile à l'orateur du Conseil national de dire autre chose que ce que M. le président de la Confédération vous aurait dit, avec infiniment plus d'éloquence, des rapports de la Société helvétique des sciences naturelles avec la Confédération. Ces rapports sont plus nombreux, je crois, avec le pouvoir exécutif qu'avec les Chambres. Quand celles-ci ont discuté et adopté les arrêtés prévoyant les subsides qui vous sont alloués, elles n'ont plus qu'à voter chaque année au budget, et généralement sans aucun débat, les crédits qui en résultent. Mais le désir de marquer l'intérêt que vous portent les Chambres fédérales devait engager leurs présidents à accepter votre invitation.

Après ce qui en a été déjà dit, ce matin, notamment par M. le professeur Yung, je ne reviendrai pas sur ces grandes tâches scientifiques que vous avez assumées et conduites à bonne fin avec l'appui de la Confédération. Je veux insister encore sur le caractère essentiellement national de vos travaux. Fondée par Henri-Albert Gosse et ses amis à une époque où les rapports entre naturalistes suisses étaient rares et presque dépourvus de coordination, la Société helvétique a su grouper les hommes de science de notre pays en un faisceau dont le temps ne devait cesser d'accroître la force. En cela déjà, vous concouriez à consolider l'édifice national à un moment où notre pays était à peine remis des commotions qui l'avaient éprouvé et divisé. Dès lors, vous n'avez cessé de poursuivre cette œuvre de rapprochement qui a rendu et rend encore tant de services à la science et à la patrie. Il n'y a jamais eu entre vos membres ce fossé dont on a trop parlé depuis un an; ou, s'il a existé, il a été si peu large et si peu profond qu'une de vos sessions annuelles aura suffi pour le combler. Continuez, Messieurs, à donner ce bon exemple de travail commun accompli en pleine concorde, et puisse-t-il être suivi de beaucoup.

Mais ce n'est point à cela que se borne ce qu'il y a de national dans votre action. Dès l'origine, vos efforts se sont portés de préférence sur l'étude de ce qui fait l'originalité naturelle de notre belle patrie. Et par là, tout en sachant mériter grandement de la science, vous avez bien mérité de votre pays et justifié amplement son appui. A quoi pensait donc l'historien étranger qui a dit : il n'y a en Suisse ni art ni science ! S'il eût consulté la magnifique collection de vos travaux, s'il se fût rendu compte de ce que la science a dû à vos membres et à vos précu-

seurs, aux mathématiciens Bernoulli et Euler, au physiologiste Albert de Haller, à ce Ferdinand Keller, dont le nom reste attaché à la science des palafittes comme celui de de Saussure au Mont-Blanc, au physicien de la Rive, au botaniste de Candolle, à ces dynasties de savants genevois illustres représentées pour la plupart au milieu de vous, à cet Agassiz dont deux cantons revendiquent la gloire, à ce Forel dont vous inaugurerez mercredi le monument, et à tant d'autres — j'abrège et j'épargne la modestie des vivants — il n'aurait pas proféré cette hérésie. Notre science suisse peut encore porter le front haut.

Il y a plus encore. Nationale vis-à-vis du dehors, votre science l'est encore à l'intérieur de la Suisse. Pour vos études, Messieurs, les frontières cantonales sont comme si elles n'existaient pas. Les glaciers ont pour vous le même intérêt, qu'ils soient attachés aux flancs de la Jungfrau, à ceux du Cervin ou de la Bernina. Vous considérez la Suisse dans son unité géographique, botanique ou géologique. Hommes de science de la Suisse allemande, française ou italienne, une étroite collaboration vous unit. Vous n'éprouvez pas ces difficultés qui, dans d'autres domaines, sont parfois un obstacle à l'activité commune. Mais vous avez fait mieux encore que de nous donner le spectacle de votre harmonie scientifique. Vous nous avez prouvé que le peuple suisse était beaucoup plus homogène qu'il n'apparaît à première vue et qu'on ne se l'imaginait jadis. C'est par l'enquête d'une de vos commissions sur la couleur des cheveux et la forme des crânes qu'on a constaté la répartition à peu près uniforme dans toute la Suisse des races primitives dont se compose la population helvétique. Vous nous avez appris que si Suisses allemands et Suisses romands diffèrent par la langue, aucune autre difiérence anthropologique n'existe entre eux. Il peut être opportun de le rappeler et de faire un léger effort d'esprit pour remonter à nos origines.

Assurément, il est possible que cette sorte de nationalisation de vos travaux ait détourné quelques-uns d'entre vous du champ des découvertes plus générales ou plus éclatantes. Elle n'en doit être que plus méritoire aux yeux du public suisse et de ses représentants.

Votre principal effort, Messieurs, a été de chercher la vérité pour elle-même et d'enrichir ce patrimoine de la science qui est l'un des résultats les moins douteux et les plus nobles de la civilisation moderne. Beoucoup d'entre vous, confinés dans des investigations modestes, savent se contenter de la satisfaction que procure la vérité scientifique cherchée et trouvée et de l'estime du petit nombre capable d'apprécier la valeur de leurs travaux. C'est à ceux-là, en même temps qu'à ceux dont la notoriété a dépassé nos frontières, que j'apporte le tribut de la reconnaissance des représentants du peuple suisse.

Messieurs, l'homme politique et l'homme de science n'ont pas beaucoup de points de ressemblance. Le premier agit sous la pression des passions humaines; il les utilise ou se laisse entraîner par elles. L'homme

de science travaille dans le calme du laboratoire ou dans le vaste domaine de la nature. Il ne veut et ne doit connaître que les faits. L'homme politique — et je parle ici de ceux qui représentent les peuples dans les conseils des nations — aurait souvent avantage à prendre exemple sur lui, à s'élever au-dessus des courants du jour pour arriver à une plus claire vision des choses, à suivre la loi des rapports rationnels entre les hommes et les peuples, à se dégager de la mêlée tumultueuse des passions et des intérêts. Quand la politique sera devenue scientifique — si elle le devient jamais, — elle aura certainement réalisé un grand progrès. Elle aura moins souvent l'occasion de recourir à cette science funeste dont l'ambition suprême paraît être d'augmenter jusqu'au comble de l'horreur les moyens de destruction de la vie humaine. La science sur laquelle notre espoir se fonde, c'est la vôtre, Messieurs, c'est celle dont l'illustre Pasteur disait un jour : « Je crois invinciblement que la science et la paix triompheront de l'ignorance et de la guerre; que les peuples s'entendront non pour détruire, mais pour édifier et que l'avenir appartient à ceux qui auront le plus fait pour l'humanité souffrante. » Si les savants suisses doivent avoir un idéal, n'est-ce pas celui-là?

Messieurs, je termine — mes collègues ici présents du Conseil des Etats ont bien voulu me charger de le faire aussi en leur nom — en vous apportant les félicitations et le salut de l'Assemblée fédérale. Je souhaite à vos efforts collectifs un second siècle de succès, aussi brillant et plus fécond encore, si c'est possible, que le premier. Et je serais à la fois incomplet et injuste si je ne comprenais dans ces félicitations cette ville de Genève qui a été le berceau de votre société et qui la voit revenir cent ans après ses modestes origines, brillante de force et de jeunesse, dans ce foyer de haute culture scientifique qui a jeté et jette encore un si vif éclat sur la Société Helvétique des Sciences naturelles et sur notre pays tout entier.

Le programme de la journée était très chargé, et l'heure déjà avancée; alors se produisit un regrettable malentendu. M. Guillaume Fatio, principal organisateur du banquet, vint tout à coup annoncer que le bateau à vapeur qui devait nous transporter à Genthod était prêt à partir. Ce fut le signal d'une débandade générale qui nous priva d'entendre plusieurs discours, cependant prévus par le Comité annuel et dont le plus important devait être celui de M. W. Rosier, Président du Conseil d'Etat. Ainsi les autorités cantonales représentées au banquet par plusieurs conseillers d'Etat ne trouvèrent pas l'occasion de dire par l'organe de leur Président les sentiments qu'elles éprouvent

à l'égard de la Confédération; on conçoit qu'elles en aient été profondément déçues et que le Comité de la fête en ait ressenti de sérieux regrets.

La traversée du petit lac s'effectua dans les meilleures conditions imaginables. Le soleil d'automne répandait sa douce lumière sur les eaux azurées et les feuillages dorés; il donnait toute sa puissance de séduction au concert harmonieux de leurs ondes assorties. Nous étions heureux de pouvoir offrir un aussi beau spectacle de nature à des hôtes aimés dont les cœurs, enflammés par les patriotiques propos qu'ils venaient d'entendre, vibraient très fort à l'unisson des nôtres. L'arrivée à Genthod fut une délicieuse surprise; la population, grands et petits, était descendue en foule sur le rivage portant les couleurs du pays en agitant les bannières nationales. Un long cortège se forma qui se rendit à la propriété de Madame Théodore de Saussure, petite-fille par alliance du conquérant du Mont-Blanc, arrière-petite nièce de Charles Bonnet et fille de l'illustre paléontologiste François-Jules Pictet de la Rive. Madame de Saussure avait généreusement tenu à recevoir la Société helvétique dans ce lieu historique qui rappelle tant de souvenirs précieux pour l'histoire des sciences.

Du balcon ouvert sur la terrasse M. le lieutenant-colonel Dominicé, maire de Genthod adressa quelques paroles de bienvenue au Président de la Confédération ainsi qu'à tous les assistants.

Monsieur le Président,
Messieurs les Membres du Conseil Fédéral,

Le 13 septembre 1915 restera une date mémorable dans les annales de la commune de Genthod.

Pour la première fois, elle a l'honneur de recevoir sur son modeste territoire une délégation du Conseil fédéral.

Votre présence, Monsieur le Président et Messieurs, est un grand honneur pour nous. Tous les Genevois en sentent le prix à l'heure actuelle.

A quelques mois de distance, nos hautes autorités fédérales ont bien voulu témoigner à Genève un intérêt tout particulier; l'an dernier, elles assistaient en corps à nos inoubliables fêtes du mois de juillet; aujourd'hui elles ont tenu à s'associer à la célébration du Centenaire de la fondation de la Société Helvétique des Sciences naturelles. Elles

montrent ainsi en quelle haute estime elles tiennent cette noble institution créée au lendemain de l'entrée de Genève dans la Confédération, et qui n'a pas été seulement un foyer de lumière et de science, mais un lien entre tous les savants suisses. A nos hautes autorités, à tous ces savants, je suis heureux de souhaiter, au nom de la commune de Genthod, une cordiale bienvenue sur cette vieille terre genevoise, modeste îlot dont les habitants, pendant des siècles, pouvaient à peine sortir de leur demeure sans fouler la terre étrangère; leur joie fut grande il y a cent ans lorsque Genève, après une longue attente, fut enfin admise dans la grande famille de la Confédération Suisse à laquelle l'attachent depuis lors des liens indissolubles.

Vous avez visité l'an dernier, Monsieur le Président, les communes du territoire réuni à Genève en 1815; vous n'avez pas voulu faire de jaloux et vous avez accepté aujourd'hui l'hospitalité d'une commune de l'ancien territoire. Nous vous en sommes profondément reconnaissants! Soyez convaincu qu'à l'heure actuelle, il n'y a plus de communes de l'ancien et du nouveau territoire; il n'y a que des communes genevoises ardemment attachées à la Confédération Suisse qui nous a assuré un siècle de paix et un brillant essor.

Nous ignorons ce que l'avenir nous réserve, mais vous pouvez être certain, Monsieur le Président, que les citoyens genevois de la campagne comme de la ville sacrifieraient tous joyeusement leur vie pour conserver à notre patrie bien aimée son indépendance et toutes ses libertés.

Un peu plus tard M. le professeur Schröter de Zurich répondit au nom des invités, en ces termes :

Werte Festversammlung !

Welch' ein herrlicher Tag! In anmutiger Fahrt durchfurchten wir die blauen Fluten des Léman und wurden bei der Landung mit wehenden Fahnen und jubelnder Freude von der versammelten Bevölkerung von Genthod empfangen: wem stiegen da nicht Erinnerungen auf an den Empfang der Eidgenossen in Genf vor 100 Jahren! Und hier, in diesem herrlichen Park, wo der Blick zum See hinüberschweift, fügt die Jugend von Genthod mit ihren Liedern, die Fanfare mit ihren schmetternden Tönen und die reizende Genfer Jugend, die uns bedient, eine poetische Note hinzu.

M. D. u. H. Wir feiern heute 100 Jahre gemeinsamer Arbeit im Dienste der Wissenschaft, 100 Jahre vereinter heisser Bemühungen, die herrliche Natur unseres Vaterlandes zu ergründen, 100 Jahre regen persönlichen freundschaftlichen Verkehrs unter den Naturforschern

unseres Landes, in Erfüllung der löblichen Absicht des Gründers unserer Gesellschaft « de sociabiliser les savants en créant une confrérie des naturalistes ».

Eine ganz besondere Weihe erhält heute diese Feier durch die liebenswürdige Einladung von Madame de Saussure, uns an dieser geweihten Stätte in zwangloser Geselligkeit zu vereinen. Denn aus den Zweigen dieser sekulären Bäume rauscht eine mehr als hundertjährige ehrfurchtgebietende Tradition hernieder, verkörpert durch eine glänzende Reihe von Forschern aus dem Geschlecht der de Saussure, einer Genfer Gelehrten-Dynastie, die auf den verschiedensten Gebieten der Wissenschaft ihren Namen mit unvergänglichen Lettern in die Ehrentafeln der Geschichte der geistigen Entwicklung der Menschheit eingetragen hat. Ich erinnere hier an Horace Bénédict de Saussure, den Montblancbezwinger, an Nicolas Théodore, den Begründer der physiologischen Chemie, an Henri de Saussure, den Entomologen, an Ferdinand, den vergleichenden Sprachforscher.

In der verehrungswürdigen Greisin, die uns heute empfängt, sehen wir aber ausserdem noch zwei andere Genfer Gelehrten-Dynastien verkörpert, die Pictet de la Rive und die Bonnet.

Nicht nur in der emsigen Geistesarbeit ist die Familie de Saussure stetsfort eine Hüterin echter Genfer-Traditionen gewesen, sondern, auch in dem steten Zug des Herzens zu den Miteidgenossen. Schon Horace Bénédict war mit Albrecht v. Haller enge verbunden und hat ihm manche Anregung zu verdanken, und auch später sehen wir jeweilen die de Saussure in regem Verkehr mit den übrigen schweizerischen Forschern.

Von Genf ging nicht nur vor 100 Jahren die erste Anregung zur Gründung unserer Gesellschaft aus, unsere Genfer Kollegen waren auch stets die treuesten Hüter der Freundschaftsbande, welche welsche und alemanische Naturforscher der Schweiz verknüpfen. In den 30 Jahren, seit denen ich regelmässig unsere Versammlungen besuche, war es uns stets eine besondere Freude, dem treuen stattlichen Fähnlein der Genfer Kollegen auch im äussersten Winkel der Ostschweiz zu begegnen; darunter seit Langem stets als Führer die sympathische Gestalt unseres verehrten Edouard Sarasin, der uns allen ans Herz gewachsen ist.

Und heute in schwerer, ernster Zeit, die manches trennende Moment bringt, ist es wiederum Genf, das uns zusammenruft, um im Rückblick auf 100 jährige Tradition gemeinsamen Strebens uns heute enger als je zusammenzuschliessen, « de serrer les rangs », unter der Devise : « Wissenschaft, Freundschaft, Vaterland ». Wir sind in hellen Haufen aus der Ostschweiz herbeigeeilt, wir haben mobilisiert zu diesem Feste der Verbrüderung! Darum Dank unsern Genfer Freunden, Dank der liebenswürdigen Bevölkerung Genthods und Dank insbesondere für die von Herzen kommende und zu Herzen gehende Gastfreundschaft, die

uns an dieser Stätte geboten wird, Dank vor allem unserer verehrten Gastgeberin, Madame de Saussure. Ich lade Sie ein, ein dreifaches Hoch auf die Familie de Saussure auszubringen !

Entre temps — il était exactement 4 h. 45 — les représentants du Conseil fédéral, après avoir pris congé dans les termes les plus chaleureux de Madame de Saussure et des membres de sa famille, étaient montés en automobile et, entourés de centaines de membres de la Société leur exprimant une dernière fois leur reconnaissance d'être venus à Genève, ils avaient repris la route de Berne où les attendaient les multiples devoirs auxquels, dans ces temps, difficiles, ils satisfont avec tant d'habileté et de vaillance.

Sous les magnifiques ombrages, un copieux buffet était très fréquenté, des visites aux serres avaient été préparées ; les élèves des écoles vinrent dans le parc chanter des chœurs, l'infatigable M. Guillaume Fatio dirigea une promenade dans les diverses campagnes voisines du domaine de Saussure, promenade agrémentée d'une conférence en plein air sur l'histoire de Genthod-Bellevue et les grands hommes qui ont habité son territoire. Les heures passèrent ainsi trop vite et, la nuit étant venue, on rentra en ville, qui à pied, qui en bateau ou en tramway. Ce fut la fin du second jour, la fin officielle du moins, car de nombreux groupes, dit-on, prolongèrent cette journée en des réunions particulières qui pour n'être qu'officieuses n'en furent pas moins chaudement amicales.

Le mardi, consacré selon l'usage aux séances des sections, a été, comme c'est toujours le cas, le jour le plus laborieux et, pour beaucoup, parce que laborieux, le jour le plus important. Si nous faisons abstraction de la pause de dix heures, pendant laquelle une collation fut servie au premier étage de l'Université, nous n'avons à retenir ici de cette journée que les déjeuners de sections offerts à 1 heure après midi par le Comité annuel, et le grand souper, suivi d'une soirée familière, qui eut lieu le soir à la salle communale de Plainpalais.

Les déjeuners de section organisés par notre Commission de réception furent servis dans les locaux de la Société de l'Arque-

buse et de la Navigation, de la Société des Vieux-Grenadiers et dans les restaurants de la ville ; l'un d'eux, se tint chez M. Ernest Favre qui avait eu l'amabilité d'inviter à sa table ses confrères de la Section de Géologie. Ils furent suivis de promenades et d'excursions variant selon les sections ; les nombreux membres de la Section de Chimie s'en allèrent visiter la nouvelle usine à gaz de Châtelaine ; ceux de la Section de Botanique furent reçus au Conservatoire et Jardin botaniques à la Console par M. John Briquet, directeur, puis visitèrent l'herbier Boissier où les reçurent M. Barbey ; les zoologues furent conduits par M. Emile Yung sur le lac, à bord du bateau « *Edouard Claparède* » où ils assistèrent à quelques pêches de plankton, etc.

Le soir à 8 heures, tout le monde se réunit dans la vaste salle communale de Plainpalais, pour souper d'abord, puis pour entendre des discours et productions diverses, conformément à un programme élaboré par avance. La soirée fut extrêmement cordiale et animée ; il y avait beaucoup de dames, la gaieté régna autour de toutes les tables. A partir de 9 heures, les galeries, fort spacieuses, furent ouvertes aux familles des congressistes, à leurs amis, aux membres du corps enseignant de Genève, etc., en sorte qu'elles ne tardèrent pas à être bondées de spectateurs, heureux de prendre ainsi une petite part à la fête.

Des trois discours prononcés nous n'avons reçu le texte que de celui de M. le professeur Raoul Gautier, Vice-président du Comité annuel qui porta la santé des autorités cantonales et municipales, et de celui de M. Henry Boveyron, Président du Grand Conseil qui répondit au nom de ces dernières. Quant au troisième discours, débité avec chaleur par M. Janggen, Président du Comité central du Club alpin Suisse, il remporta non moins de succès que les deux autres, car il rappela une collaboration qui fut longtemps chère à nos prédécesseurs. Club alpin et Société helvétique marchèrent la main dans la main à la conquête de la solution du problème des glaciers, ils poursuivent un même but en contribuant, chacun à sa manière, à faire mieux connaître les beautés de nos montagnes pour les faire mieux aimer. M. Janggen a mis en relief la concordance de nos efforts, l'amitié qui n'a cessé d'unir nos deux associations en souhaitant

de les voir devenir toujours plus intimes et plus fécondes dans l'avenir.

Voici le discours de M. le professeur Raoul Gautier :

Mesdames, Messieurs,

On parle beaucoup, dans les temps troublés que nous traversons, d'*organisation* et d'*individualisme,* et l'on cherche souvent à opposer ces deux notions, ces deux conceptions, l'une à l'autre. Je crois que l'on commet ainsi une grave erreur, car c'est au contraire de leur collaboration, de leur coopération, que résulte la vraie marche en avant. Notre Société helvétique des Sciences naturelles en est une preuve bien vivante : c'est en groupant des individualistes chercheurs que Gosse et Wyttenbach ont fondé notre Société, parce qu'ils avaient foi dans la fusion de de ces deux forces : l'individualisme et l'organisation. Il seraient fiers et reconnaissants du succès de leur œuvre, s'ils voyaient ce qu'elle est devenue aujourd'hui.

Et nous retrouvons les fruits heureux de cette coopération dans tous les groupements scientifiques en Suisse. Notre Société helvétique est, comme notre patrie, la Suisse, une confédération de sociétés cantonales dont plusieurs existaient déjà il y a un siècle. Et ces groupements d'individualistes curieux de science étaient des groupements libres, sans attache officielle. Leur initiative individuelle a amené beaucoup de créations utiles; mais que seraient devenues ces créations s'il ne s'était trouvé, juste à point, un corps organisé pour en suivre et en favoriser le développement ?

Vous me permettrez de prendre quelques exemples à Genève : Notre musée d'histoire naturelle, notre jardin botanique ont été créés par l'initiative privée. Mais s'ils se sont pareillement développés, s'ils ont reçu beaucoup de dons précieux qui les ont enrichis, c'est qu'on les savait bien organisés, bien administrés par la Ville de Genève.

Et de même dans le domaine de l'Etat : on trouve à l'origine de beaucoup de laboratoires des collections particulières; l'observatoire lui-même était, à la fin du XVIIIe siècle, propriété de l'Etat et de Jacques-André Mallet; mais que seraient devenus nos instituts scientifiques si, aux initiatives privées ne s'était superposé le développement graduel, raisonné et organisé de l'Etat. Nous sommes heureux, comme professeur à l'Université, de rendre ici hommage à la sollicitude de l'Etat, et si nous ne trouvons pas toujours que l'Etat fait assez... reconnaissons pourtant qu'il fait beaucoup pour l'enseignement supérieur.

Si nos sociétés cantonales sont sans attache officielle, cependant, dans les circonstances exceptionnelles, lorsqu'il s'agit pour nous de recevoir nos confédérés pour quelques jours, nous avons recours à nos autorités pour nous aider. Et jamais nous ne frappons en vain à leur

porte : locaux spacieux, subsides financiers nous sont généreusement offerts, preuve que l'Etat et les municipalités reconnaissent les mérites des sociétés comme groupements d'individus.

Et je voudrais encore, à propos d'individualisme, évoquer ici la figure d'un de nos disparus, petit-fils du fondateur de notre société, le Dr Hippolyte Gosse, professeur de médecine légale à l'Université. Quel savoureux type de genevois : chercheur, savant, collectionneur, philanthrope, profondément dévoué à la chose publique, mais surtout individualiste jusqu'au bout des ongles. Mais lorsqu'il s'agissait de travailler dans un but d'utilité générale, Hippolyte Gosse, comme beaucoup de ses concitoyens, savait sacrifier ses idées personnelles au bien de tous.

Eh bien, c'est dans ce sentiment d'hommage à la collaboration utile des corps organisés et des individualistes en vue du bien général que, au nom du Comité annuel de la Société helvétique des Sciences naturelles, je porte mon toast aux autorités cantonales et municipales qui ont bien voulu nous faciliter la célébration de notre Centenaire.

Et voici la réponse de M. Henri Boveyron :

Mesdames, Messieurs,

Au nom des autorités genevoises, je remercie Monsieur le professeur Raoul Gautier des aimables paroles qu'il a adressées aux membres du gouvernement genevois.

Il a fait ressortir tout ce que la science doit à l'individualisme pour faire triompher une découverte avant d'en répandre les bienfaits dans la collectivité.

J'ai toujours compris que lorsqu'après une longue et savante préparation, l'individu s'adresse à l'Etat, c'est le devoir de ce dernier de lui faciliter la formation d'un groupe dont les membres sont en communion d'idées avec lui.

Et nous avons pu constater qu'à Genève, les personnalités marquantes ont toujours trouvé auprès du gouvernement un appui constant pour préparer, sous forme de congrès ou autres, les réunions de savants, et ces organisations honorent Genève.

Monsieur le professeur Raoul Gautier a parlé de notre caractère genevois qui ne passe pas pour facile, j'ose admettre que l'on exagère un peu notre caractère « avenaire » — passez-moi ce mot — c'est bien ce terme que l'on emploie à notre égard.

Mais aussi constatons que notre caractère est bien susceptible d'amélioration et qu'il l'a prouvé surtout lorsque nous avons le bonheur de recevoir dans notre ville des sociétés comme celle qui fête ce soir son centenaire; c'est à un pareil contact que nous nous assouplissons et que nous devenons meilleurs.

Lorsque le temps, comme ces jours derniers, a facilité une réunion et que nous avons pu faire les honneurs de notre Genève, nous nous demandons si nous n'avons rien omis et si ces hôtes bienvenus ont eu la réception qu'ils méritent.

Quand l'hiver arrive et que la bise froide fait promptement rentrer le Genevois dans sa demeure, il se remémore les belles heures passées avec les groupes qui ont choisi notre petite patrie pour fêter la présentation de travaux intéressant la grande patrie scientifique.

Le mot de Salève a souvent été prononcé dans vos dernières réunions, il est intimement lié à celui de M. H.-A. Gosse.

Etant un fidèle admirateur de ce Salève, je le voyais dimanche dernier, jour de votre arrivée, et j'avais gardé pour ma lecture au sommet la belle page que le professeur Emile Yung avait consacré au « Temple de la Nature ».

Le temps s'annonçait splendide et les premières teintes d'automne faisaient ressortir ce joli coin de verdure qui s'appelle le Mont Gosse: tout faisait prévoir de beaux jours pour votre arrivée et pour votre trop court séjour dans notre ville.

Et un vœu venait à mes lèvres et je suis heureux de le répéter ce soir : Que la Société Helvétique des Sciences Naturelles trouve dans nos murs l'accueil le plus chaleureux et qu'elle puisse préparer la célébration de son deuxième centenaire entourée du respect et de l'affection de tous ses membres.

Ceci dit, commença la partie récréative de la soirée. Son premier acte composé de deux fragments de la *Cantate du Centenaire*, musique de M. E. Reymond, paroles de M. Jules Cougnard, présenta toute la saveur de l'inédit. Ecrite pour les fêtes du Centenaire de l'entrée du Canton de Genève dans la Confédération Suisse, cette cantate n'avait pu être jouée publiquement en 1914 à cause du mauvais temps. Elle ne fut donnée alors que devant les élèves des écoles genevoises. Grâce à la complaisance de Mmes Privat et Poncy, professeurs de callisthénie, qui retrouvèrent en partie le concours de la troupe de jeunes gens et de jeunes filles qu'elles avaient organisée l'an dernier ; grâce au dévouement du compositeur, M. E. Reymond, qui réussit de son côté à reconstituer un orchestre, nous eûmes l'avantage de beaucoup goûter et d'applaudir très fort des parties étendues de cette œuvre artistique charmante.

M. le Dr Maillart-Gosse nous présenta ensuite dans un rac-

courci des plus captivants, l'histoire *illustrée* de la fondation de la Société. Les portraits d'Henri-Albert Gosse et de sa femme, de Jakob-Samuel Wyttenbach, les vues de la pharmacie Gosse à la place de Longemalle, de l'*Ermitage* de Mornex, du *Temple de la nature*, du *Mont-Gosse* tout entier, et du panorama du Mont-Blanc vu depuis la propriété Gosse, défilèrent tour à tour sur l'écran. Puis, notre collègue, Edouard Claparède, qui visita les fameux chevaux calculateurs d'Elberfeld et les observa en psychologue avisé, nous raconta ses impressions sur les faits et gestes apparemment merveilleux de ces chevaux-savants dont il projeta plusieurs photographies prises pendant l'accomplissement de leurs prouesses.

On entendit encore quelques productions vocales dues au concours désintéressé de MM. Pochon, Charles Raymond et L. Battié. L'heure tardive nous priva du plaisir, pourtant annoncé au programme, d'entendre M. Guillaume Fatio, nous exposer avec sa parfaite connaissance de l'histoire de Genève la construction des divers quartiers de notre ville à travers les siècles. Il était près de minuit lorsque la soirée fut close.

Quant à la journée de mercredi qui devait être la dernière de ces fêtes inoubliables, elle fut divisée en deux parties : la séance générale, le matin, avec les conférences scientifiques importantes qui sont relatées plus loin ; l'après-midi devant être consacrée à l'inauguration du monument élevé à la mémoire du savant éminent et de l'ami modèle que fut F. A. Forel. Pour se rendre de Genève où se tint l'assemblée du matin jusqu'à Morges où devait avoir lieu la cérémonie de l'après-midi, la voie la plus agréable, la seule qu'eût permise Forel, était incontestablement la voie du lac. Aussi, dès longtemps, avait-il été convenu que nous la suivrions, dussent les vents nous être contraires et la pluie masquer les agrestes paysages des deux côtes.

Or, c'est tout le contraire qui arriva. Nous nous embarquâmes sur « *la Savoie* » à midi et demie par le plus joli temps du monde : ciel clair, eaux calmes, température d'été, et toute la campagne des alentours du lac, superbement parée de feuillages mourants. Les Genevois, jamais las d'admirer les beautés du lac, étaient

fiers d'en partager la jouissance avec leurs compatriots qui exprimaient leur ravissement en termes enthousiastes. Un repas fut servi dans les salons du bateau à vapeur, auquel participèrent plus de 400 personnes. On arriva à Morges à 4 heures et, guidés par la fanfare du bataillon de carabiniers n° 1, l'on se rendit en cortège jusqu'au Parc de l'Indépendance auprès du bloc erratique offert par la commune de Mollens pour y enchâsser le médaillon de bronze sur lequel le sculpteur Raphaël Lugeon a si fidèlement reproduit les traits de l'auteur du « Léman », cette monographie si complète consacrée par Forel au lac qu'il aimait. Toute la population de Morges y était rassemblée et, tête découverte, dans un respectueux silence, chacun écouta avec recueillement les beaux discours que nous reproduisons.

Ce fut d'abord M. Edouard Sarasin, Président central, qui s'exprima ainsi :

Mesdames, Messieurs,
Chers Collègues de la Société Helvétique des Sciences naturelles.

Nous sommes heureux de vous voir réunis ici en si grand nombre pour honorer la mémoire de notre cher et tant regretté ami François Forel dont le départ a creusé un si grand vide au milieu de nous. Vous vous rappelez que, peu après sa mort, la Société vaudoise des Sciences naturelles lança une initiative pour lui élever un monument dans le beau Palais de Rumine qui est l'Université. Elle adressa une circulaire à la plupart d'entre nous, nous invitant à participer à cet hommage rendu à notre collègue aimé. Nous répondimes nombreux à cet appel, heureux de nous joindre à cette manifestation en l'honneur du savant distingué qui tenait une si grande place dans nos cœurs à tous. A la suite de cette souscription un beau médaillon en bronze fut inauguré en séance solennelle, le 29 novembre 1913, au Palais de Rumine. Il était placé dans l'escalier qui conduit à l'Aula de l'Université, à côté du grand Agassiz. Ce médaillon était bien à sa place dans le palais de la science à Lausanne, cependant ça ne répondait pas suffisamment à l'hommage que nous désirions rendre à Forel, nous, ses collègues de la Société helvétique des Sciences naturelles, parce que nous tenions à rappeler son souvenir dans le champ même de son activité scientifique, la grande nature à laquelle il avait voué son culte et particulièrement au bord de ce lac qui lui était si cher. Nous avons donc éprouvé le besoin de lui élever un autre monument, non plus dans un palais, mais dans sa ville natale où s'est déroulée toute sa vie de

savant, tout près de sa demeure familiale, de sa chambre de travail dont sont sortis tant de beaux travaux, dans le coin de son pays qu'il a tant parcouru, observé et étudié et nous avons rêvé de placer ici un témoin éloquent de l'œuvre de notre ami, un bloc erratique glaciaire, vestige de cette époque qu'il aimait à scruter, placé au bord de son Léman objet de ses plus constantes recherches. Dès lors nous avons décidé, avec l'appui de la Société vaudoise, d'élever le monument que nous avions conçu, tel que vous le voyez aujourd'hui. Il fallait trouver un homme énergique et dévoué qui en fît son affaire et en assurât l'exécution; M. le professeur Mercanton, disciple enthousiaste de Forel a bien voulu vouer tous ses soins à nous procurer un bloc répondant à notre intention. Il a parcouru le pays en divers sens, il a même exploré les profondeurs du lac et, après de longues recherches, facilitées en dernier lieu par M. de Luze, inspecteur forestier, il a réussi à trouver ce beau bloc, si bien approprié au but que nous nous proposions. Nous lui devons l'expression de notre profonde reconnaissance. Je dois remercier ensuite en son nom le garde forestier Baudin qui le lui a signalé et la Commune de Mollens qui, très généreusement, nous a fait don de cette pierre colossale dont le transport n'a pas laissé que de causer quelque dégât à sa propriété forestière.

Messieurs, je le répète, c'est à M. Mercanton que nous devons d'avoir réussi dans cette entreprise qui nous a causé de très grosses difficultés.

Je dois aussi exprimer notre vive reconnaissance à la Municipalité de Morges et à son Syndic qui ont mis à notre disposition cet emplacement, le mieux choisi qui se pût, sur le chemin même que Forel parcourait tous les jours en allant voir ce que son lac avait à lui dire et il avait toujours quelque chose à lui dire. C'est là aussi que passeront ceux qui viendront y chercher le souvenir de ce grand naturaliste, ce scrutateur si fervent et si profond des secrets de la nature.

Je tiens à remercier encore M. Lugeon, l'habile sculpteur, qui nous a permis de reproduire le beau portrait médaillon, partie essentielle du bas relief de Lausanne, qui est son œuvre. Dans ce relief, le médaillon est encadré d'une vue du golfe de Morges. Ici, le cadre est le paysage lui-même et nous avons pensé que la décoration la plus parlante était l'inscription que vous avez sous les yeux : « A François Forel, les Naturalistes suisses ». J'espère, Messieurs, que vous approuverez le plan que nous avons adopté et exécuté, que vous trouverez que cette simple pierre, placée sur la rive du lac, est ce qui rappelle le mieux le fondateur de la limnologie et le savant glaciologiste. Merci aussi à l'architecte, M. Grobéty, qui nous a fourni le motif de la décoration si réussie. L'inscription et le médaillon sont un présent de la Société vaudoise des Sciences naturelles qui a collaboré avec nous et la main dans la main à l'érection de cette pierre com-

mémorative et je la remercie de l'empressement avec lequel elle s'est jointe à nous.

Je n'en ai pas fini avec les remerciements, j'en dois encore au Club alpin qui nous a fait un beau don pour contribuer à cet hommage rendu à la mémoire d'un de ses membres les plus distingués et j'ai le plaisir de les adresser à son président ici présent. Je ne puis énumérer tous les donateurs, mais les prie de recevoir tous l'expression de notre sincère reconnaissance.

Enfin je dois dire encore combien nous avons été sensibles à la puissante marque d'intérêt que nous a donnée le Conseil d'Etat du Canton de Vaud en nous accordant une importante allocation et en se faisant représenter à cette cérémonie d'inauguration par son président, Monsieur le Conseiller d'Etat Chuard, que nous allons avoir le plaisir d'entendre tout à l'heure.

Il ne me reste plus qu'à remettre ce monument à Monsieur le Syndic de la Ville de Morges :

Monsieur le Syndic,

Nous vous offrons ce monument qui est pour nous, et sera pour toute votre cité, nous n'en doutons pas, un précieux souvenir auquel nous attachons un prix tout spécial. Vous le conserverez, il restera comme un ornement de plus, de ce beau Parc de l'Indépendance, si magnifiquement situé au bord du lac et je vous remercie encore de tout ce que vous avez fait pour faciliter l'accomplissement de notre œuvre et en particulier d'avoir fait préparer les fondations nécessaires à la pose de ce bloc commémoratif dont nous vous remettons la garde en toute confiance.

M. Louis Laffely, syndic de Morges s'avança alors au pied du monument pour prendre possession de celui-ci au nom de la ville natale de Forel. Il parla en ces termes :

Monsieur le Président et Messieurs les Membres de la Société helvétique des Sciences naturelles,

J'ai l'honneur de vous souhaiter, au nom des autorités de cette ville, ainsi qu'au nom de toute la population morgienne, une très cordiale bienvenue. C'est avec le plus grand plaisir que le public de notre cité a appris, l'an dernier, l'intention de votre société de commémorer le souvenir de notre regretté concitoyen et combourgeois, M. le professeur F.-A. Forel, en plaçant, dans notre Parc de l'Indépendance, ce simple et cependant grandiose monument.

Le modeste et aimable savant qu'était François Forel affectionnait particulièrement les ombrages de cette promenade; il aimait surtout à admirer le lac, le beau lac Léman qu'il connaissait si bien dans toutes ses profondeurs.

Je ne crois pas que l'on aurait pu choisir un endroit mieux approprié pour rappeler à tous, et particulièrement aux habitants de cette ville qui l'ont connu et apprécié, la mémoire de l'homme excellent que nous avons perdu. D'autres, mieux qualifiés que moi, ont dit ou diront ce qu'il fut comme savant.

Il me sera cependant permis de rappeler en deux mots son activité parmi nous comme homme public. François Forel fut membre pendant de longues années du Conseil communal qu'il présida pendant deux ans avec une impartialité et une amabilité que chacun s'est plu à reconnaître. Si, parfois, il avait des opinions particulières, il les exprimait d'une manière si aimable et si sincère qu'on lui pardonnait volontiers son opposition.

Il aimait profondément sa ville de Morges. Rien ne lui était indifférent de ce qui intéressait son développement. Sa figure joviale, son abord simple lui avaient acquis la sympathie de chacun et elle vivra longtemps dans notre souvenir.

Le monument que vous voulez bien confier à nos soins sera, vous ne sauriez en douter, l'objet de notre sollicitude, et, ce faisant, nous serons heureux de rendre ce faible témoignage de gratitude au grand savant qui fit connaître au loin, par ses travaux, le nom de la ville de Morges. Nous acceptons donc avec reconnaissance la garde de ce beau bloc erratique qui, par son origine, rappelle les glaciers qui ont fait l'objet, pendant si longtemps, des études passionnées de François Forel. Nous le plaçons sous la sauvegarde du public qui saura, je n'en doute pas, le respecter en mémoire de notre éminent concitoyen.

Puis, M. le Conseiller d'Etat Ernest Chuard, chef du Département vaudois de l'Instruction publique et des cultes, associe le gouvernement du Canton de Vaud à la cérémonie.

Après quelques paroles à l'adresse de ses concitoyens de la ville de Morges et des autorités de celle-ci, auxquelles est confiée la garde du monument Forel, M. Chuard a continué à peu près en ces termes :

Si F.-A. Forel s'était acquis une réputation dépassant de très loin nos frontières, s'il fut longtemps une des personnalités scientifiques internationales le plus en vue, il n'en fut pas moins un Vaudois bien caractérisé, un savant que sa science n'empêcha jamais d'être un bon

et utile citoyen du canton qu'il aimait et auquel il a rendu de grands et nombreux services. Il serait trop long d'en faire ici l'énumération; je me bornerai à signaler son rôle de premier plan dans la Commission phylloxérique cantonale qui eut, avant la création de la station viticole, à organiser la première défense du vignoble vaudois et suisse contre l'invasion du terrible parasite. A elle seule, l'œuvre de Forel dans ce domaine mérite que le canton de Vaud s'associe, par l'intermédiaire de son gouvernement, à l'érection du monument destiné à perpétuer sa mémoire.

Mais je voudrais aussi dire quelques mots du professeur dont je fus autrefois l'élève et du savant dont j'ai eu l'honneur d'être parfois le collaborateur.

Comme professeur, Forel enseigna, à l'ancienne Académie, puis à l'Université, l'anatomie et la physiologie humaines. J'ai gardé le souvenir ému de la bienveillance et de l'intérêt que, dès sa première leçon, il témoignait à ses élèves, et qui en ont fait un des professeurs les plus aimés en même temps qu'un de ceux qui ont exercé l'influence la plus profonde sur la jeunesse scientifique.

La création de la Faculté de médecine modifia assez profondément les conditions de l'enseignement de Forel. Il eût pu aisément introduire un autre cours et demeurer professeur en titre; il préféra se retirer de l'enseignement officiel pour se livrer plus complètement à ses travaux personnels de recherche. C'était en 1895, l'année même où nous avons célébré, non sans éclat, le 25e anniversaire de son activité professorale en même temps que le jubilé cinquantenaire de son vénérable collègue et ami Charles Dufour, un autre de ces *savants de Morges* dont le nom demeurera.

Mais, chose curieuse et rare, ce professeur retraité, au lieu de s'isoler peu à peu du milieu universitaire, comme c'est le plus souvent le cas était peut-être plus connu encore des étudiants après qu'avant sa retraite. C'est qu'il éprouvait pour les jeunes gens se vouant à la carrière scientifique un intérêt et une affection qui ne se démentaient jamais. Innombrables sont ceux qu'il a conseillés, guidés dans leurs travaux, stimulés dans leurs recherches et encouragés de sa parole toujours si cordiale et si bienveillante. Aucun ne l'a oublié et j'en vois beaucoup autour de moi dont la présence témoigne que, comme moi, ils gardent du maître trop tôt disparu un souvenir reconnaissant et ému.

C'est comme savant cependant que Forel a donné toute sa mesure et c'est par ses travaux scientifiques qu'il a porté bien loin le renom de sa ville natale et de l'Université qui s'est honorée de l'avoir eu comme professeur. Forel n'a pas seulement enrichi les sciences physiques et naturelles, il a créé une science, la *limnologie*, la science des lacs, dont les principes, la méthode, la technique, se trouvent dans cette œuvre capitale qu'il a consacrée au Léman et à laquelle il a su intéresser et

faire collaborer, pour leur plus grand bien, la plupart des savants de son entourage.

On a dit à une autre occasion, lors de l'inauguration du médaillon de Forel à l'Université, la haute portée de son œuvre et de ses travaux si nombreux et si importants. Si cette œuvre est à la fois si vaste et si solide, c'est que Forel possédait les trois dons qui font le vrai savant : le don de l'*observation*, base et point de départ de toute recherche scientifique; celui de l'*expérimentation*, déjà moins commun et qui, chez Forel, était si merveilleusement développé, comme en témoignent les appareils qu'il a construits pour ses recherches et le matériel sommaire avec lequel il a fait tant de conquêtes; enfin ce don superbe et rare de l'*imagination*, qui est aussi nécessaire au grand savant qu'au grand poète. C'est lui qui féconde les recherches, qui illumine les découvertes et qui conduit la science à des conquêtes nouvelles. C'est grâce à lui que l'œuvre de Forel tout en se transformant sans doute, à la lumière de faits nouveaux, restera dans ses grandes lignes et fera de ce modeste monument un lieu de pélerinage où, je l'espère, nos jeunes gens viendront souvent et prendront une grande et utile leçon si on leur raconte la vie et les travaux de celui qui fut à la fois un bon et fidèle citoyen de son pays, un professeur dévoué tout entier à ses élèves et un grand savant qui a illustré son pays, sa ville natale et ce lac Léman qu'il aima tant.

Enfin, l'un des plus anciens amis de Forel, M. le professeur A. Heim de Zurich, caractérise dans une allocution chaude et admirablement prononcée, le rôle du savant dans un pays démocratique comme le nôtre.

Hier am Ufer des Lemansee ist François Forel geboren.

Hier hat ihn, den Knaben, sein Vater in die Beobachtung und Forschung eingeführt.

Der herrliche Baum der Erkenntnis, der uns in Forel emporwuchs, reichte mit seinen Wurzeln und mit seinen Früchten allmälig weit in alle Erdteile, den Stamm aber und die mächtigsten Aeste trieb er auf diesem heimatlichen, vaterländischen Boden.

Hier ist Forels ungewöhnliche Begabung, die Natur zu beobachten und ihre Probleme praktisch zu fassen, gross geworden und hat sich in einer erstaunlichen Mannigfaltigkeit, in umfassender Weite und in gewaltiger Arbeit ausgebreitet, getragen zugleich von einer selbstlosen Reinheit und Begeisterung für die Erforschung der Wahrheit, die uns alle mitgerissen hat.

Von dieser Stelle aus hat Forel als der Erste das Leben geschaut, das

am Grunde dieses herrlichen Sees und in und auf seinen Wassern gedeiht. Hier hat er die Wasser, ihre Bewegungen, ihre Farben, ihre Spiegelungen, er hat die Gletscher und Quellen, die es bringen, die Atmosphäre, die es uns gibt, durchforscht. Von hier aus hat er eine neue Wissenschaft gegründet und geschaffen, die Limnologie und durch sein klassisches grosses Werk über diesen See als Vorbild in alle Weltteile getragen.

Und hier endlich hat Forel sein Forscherleben geschlossen mit den Worten : « Ich bin glücklich, dass ich einiges zur menschlichen Erkenntnis beitragen konnte, und ich bin froh im Bewusstsein, dass ich viele Freunde und meines Wissens keine Feinde habe ».

Wir, seine Freunde und Collegen, weihen dies schlichte Denkmal unserm unvergesslichen Forel. Von dieser Stelle aus, wo sein Lebenswerk wurzelte, soll es sein Andenken in Verklärung hinaustragen in das Bewusstsein der kommenden Generationen. Sie mögen aus den Zügen seines Antlitzes Forscherscharfsinn, Herzenswärme und Güte herausempfinden !

Mir ist in dieser Stunde, als sehe und höre ich wieder den jugendlichen Freund, wie er vor 45 Jahren an einer Versammlung der schweiz. naturforschenden Gesellschaft in Frauenfeld zu uns geredet hat. Feuchten Auges stürzten wir auf ihn zu, um ihm die Hand zu drücken; es galt der Verbrüderung von welsch und alemannisch in unserem Vaterlande ! Heute würde er uns die gleichen Gedanken wie damals zurufen, noch ergreifender, noch inniger, noch feuriger vielleicht. Da sein beredter Mund verstummt ist, muss ich versuchen, Ihnen seine damaligen Worte zu wiederholen :

Unser liebes Vaterland, unser Schweizervolk, ist aus verschiedenen Volksstämmen zusammengesetzt. Das ist keine Unnatur, sondern ein grosses Glück, eine Folge höherer Entwicklung. Der blosse einseitige Rassennationalismus ist eine niedrigere Entwicklungsstufe, die zum Kriege führt. Unser Vaterland ist glücklich darüber hinausgekommen, und die ganze Menschheit muss dereinst darüber hinausgehen. Denn höher als die Rasse steht das Menschentum !

Die freien republikanischen Institutionen, in denen wir uns in historischer Entwicklung zu einem « einzigen Volk von Brüdern » zusammengefunden haben und die uns so glücklich verbinden, sie sind eine Idee dieser höheren Ordnung, erhaben über den Rassennationalismus. Unser Vaterland und unsere Vereinigung zum Volke der Schweizer ist gegründet auf die höhere Idee des Menschentums. Bisher hat noch kein Land ausser uns diese gleiche Stufe in so schöner Ausbildung zu erreichen vermocht.

Uns verbindet weiter unsere gemeinsame Arbeit, in der die Vorzüge der verschiedenen Stämme sich unterstützen, ihre Nachteile sich ausgleichen.

Und uns Naturforscher verbindet das Bewusstsein, dass die Forschung die erhabenste Pflicht des Menschengeistes ist, hoch erhaben über enge Stammesgrenzen, und dass sie uns dem reinen Menschentume nähert. Möge sie dereinst auch die jetzt im Kampfe liegenden Nationen zum Menschentum zurückführen, die zerrissenen Bande wieder knüpfen und die entgleisten Geister wieder gesund machen. Die Zukunft liegt nicht in Kampf und nicht in Sieg, sondern in der Verbrüderung der Nationen.

Mir ist, ich höre Forel, diesen Schweizer von echtem Schrot und Korn, der alemannischschweizerische und welschschweizerische Berge, Gletscher mit deutschen und mit welschen Namen, alemannische und welsche Menschen gleich liebte, dem aber die Forschung und das Vaterland über allem stand.

François Forel! Dein Geist des gerechten hohen Menschentums, er walte über unserer Forscherarbeit, er walte über uns allen, er beschütze und segne *Dein-unser* Vaterland, die Schweiz!

M. le Dr François Forel, médecin à Morges et fils du héros du jour, ajouta quelques paroles de remerciements au nom de sa famille.

Monsieur le Président de la Société Helvétique des Sciences naturelles,
Monsieur le Président de la Société vaudoise des Sciences naturelles,
Monsieur le Président du Conseil d'Etat,
Monsieur le Syndic de Morges,
Monsieur le Syndic de Mollens,
Mesdames, Messieurs,

C'est pour moi un honneur dont je sens tout le prix que de prendre la parole au nom de notre famille pour vous remercier des témoignages d'attachement que vous avez manifestés aujourd'hui à la mémoire de mon père.

Quelle émotion nous avons ressentie en entendant les paroles par lesquelles se traduisait votre fidèle affection, nous vous remercions d'avoir laissé parler votre cœur.

Mais vous avez voulu aussi rendre plus durable, plus tangible pour tous l'œuvre de celui qui, si souvent, a traversé ces allées et vous avez fait dresser ici cette superbe pierre.

C'est bien là le monument qu'il lui fallait, ce bloc erratique, si beau dans sa simplicité ; le médaillon qui y est enchassé rend ses traits d'une manière parlante et nous frappe par la jeunesse, la vigueur et la vie de l'expression.

Nos remerciements vont aussi à la ville de Morges qui a tenu à lui consacrer ce coin de parc, cette merveilleuse pelouse, en pleine nature, en face du Léman qu'il aimait.

Merci aussi à la commune de Mollens, dont la générosité a donné ce magnifique bloc et a facilité son transport.

Il nous est doux de sentir aujourd'hui quel bienfaisant souvenir il a laissé à tous ceux qui l'ont connu et de penser que ses amis et sa ville natale ne l'oublieront pas.

Après ces mots qui terminaient la cérémonie de l'inauguration, la Société répondant avec empressement à une gracieuse invitation de Madame F.-A. Forel, se rendit dans cette belle propriété de l'Abbaye où vécut et mourut celui dont la mémoire hantait le cœur de tous. Une exquise collation y avait été préparée et c'est sous les grands arbres, au milieu de parterres fleuris, auprès de la digne veuve du savant universellement regretté, et auprès de ses enfants qui lui étaient si chers, que s'acheva cette session du Centenaire de la Société helvétique des sciences naturelles qui fut pour tous ceux qui y prirent part une raison de croire plus fort encore qu'auparavant à l'excellence de l'œuvre de rapprochement et de progrès accomplie par notre association, ainsi qu'à l'importance des services rendus par elle à la Science et à la Patrie.

Noblesse oblige ! La Société helvétique devenue, grâce au travail désintéressé de nos prédécesseurs, l'un des rouages les plus actifs de notre vie nationale, se doit à elle même de persévérer dans la voie qui lui a été tracée il y a un siècle par ses fondateurs. Ceux là qui ont assisté à la session de 1915 et qui ont entendu les paroles qui y ont été prononcées, sont unanimément certains qu'elle ne faillira pas à cette noble tâche.

Emile Yung.